

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. 6

MONTREAL, 1 MAI 1897

No. 134

SOMMAIRE

Le suffrage universel, *Vieux-Rouge* — Tous les même, *A. Filiatreault* — Changements, *Vieux Libéral* — Un revenant, *Proulx* — Encore elle, *Catholique* — Simple demande, *Curieux* — A Reims, de Clovis à Langénieux, *Jean de Bonneson* — Protectionisme matrimonial, *Félix Duquesnel*, — Le Paradis Perdu, *Rémi* — FEUILLETON: Rome (SUITE) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile, [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

LE SUFFRAGE UNIVERSEL

Le suffrage universel, ce grand levier de la démocratie, cette arme sublime confiée au peuple pour dompter les tyrannies, ce sceptre et cette épée avec lesquels il commande aux rois et les punit, ce dernier mot de l'affranchissement humain, nous l'obtenons au Canada lentement mais sûrement, et ce ne sera pas le moindre bénéfice que nous retirerons de la présence aux affaires d'un gouvernement libéral.

• Nous n'hésitons pas à répéter ici ce que nous avons dit. Les tendances du gouvernement Laurier sont profondément réformatrices; nous trouvons à chaque pas qu'il fait l'empreinte d'un esprit ouvert aux revendications démocratiques; comment se fait-il que ses paroles le soient si peu.

Ce qui nous déplaît, c'est cette dissimulation qui peut être de la haute sagesse, mais qui ne répond pas comme dignité à la noblesse du but à atteindre.

Il faut avoir le courage de ses opinions, que diable! et malheureusement nos politiciens de ce jour n'ont pas d'opinions ou

bien quand ils en ont, ils s'empres- sent de les cacher.

Le suffrage universel est un article du vieux programme rouge, que nous conser- vons comme notre *credo* politique. Les hommes de l'*Avenir* ont prêché, son adoption et se sont, dans le temps, attirés les dénonciations les plus farouches, pour oser même songer à implanter au Canada ce "régime cher aux sans-culotte et aux ré- gicides," suivant les expressions qu'on em- ployait alors.

J'ai sous les yeux une petite brochure intitulée *Le Rougisme en Canada* et parue à Québec en 1864, où sont condensées toutes les infamies qui s'amoncelèrent sur la tête des chefs et fondateurs du parti libéral dont nous provenons.

Aucune page n'est plus sanglante que celle où l'auteur parle des principes so- ciaux de ce groupe célèbre, qui introduisit pourtant dans notre politique et dans notre société le coin de l'émancipation.

Dessaules traduisait ainsi le suffrage universel : "les rois sont sujets et les su- jets sont rois."

Et il disait aussi : "la hiérarchie catho- lique qui refuse de reconnaître le dogme de la souveraineté du peuple, mais, laissons- la exhaler sa mauvaise humeur qui entre peut-être dans les vues de la Providence et qui n'entraînera pas d'un iota la marche des événements !

Cette prédiction se réalise aujourd'hui.

L'action du clergé n'a pas pu entraver le progrès de cette grande idée d'hommes libres.

Nous sommes plus près du suffrage uni- versel, du vrai suffrage universel, c'est-à- dire de celui qui donne aux polls l'égalité complète des citoyens que nous n'en avons jamais été.

Au point de vue de la qualification ou

du moins de l'inscription sur les listes électorales, un grand mouvement s'est opéré graduellement et à presque atteint son apogée aujourd'hui. Il est bon de dire que cette modification s'est opérée par l'action également influente des deux par- tis.

Il n'en est pas de même de l'autre me- sure de réforme dont le parti libéral aura l'honneur de réclamer la gloire toute en- tière.

C'est au parti libéral commandé par sir Oliver Mowat qu'il revient d'avoir pro- clamé l'égalité de l'homme devant le scru- tin.

Le suffrage par tête donnant à tout élec- teur un seul vote, quelle que soit sa ri- chesse, sa position sociale, est un des prin- cipes de notre époque.

Tous les hommes sont égaux dans l'ad- ministration de la chose publique et s'il y a inégalité c'est que les plus riches au lieu d'avoir plus de droits ont plus de devoirs.

Réfractaire à tout idéal grandiose de noblesse cérébrale et morale, notre province ne voyait, jusqu'à présent, l'influence que dans la terre ou le sac d'écus.

Il eût fallu un vrai bouleversement, un cata- clysme pour faire comprendre à notre peuple qu'il était anti-libéral, anti-démocratique de lais- ser un homme voter dans cinq comtés s'il a cinq propriétés, tandis que l'ouvrier qui est son égal ne peut voter qu'une fois.

Mais on est arrivé à ce résultat graduellement, et sans effort.

Québec a été entouré de provinces où fleurit le vrai suffrage universel, ou la plus parfaite équité règne dans la distribution du pouvoir aux mains du peuple. Québec s'est trouvé isolé dans ce mouvement et demeure la seule province réac- tionnaire au trône, encore l'aristocratique inter- prétation du pouvoir.

Alors le gouvernement Laurier dit : "Nous allons simplifier le mécanisme électoral du pays, en ne laissant subsister qu'une seule organisa- tion, pour ce qui a trait à l'établissement des listes et des lieux de scrutin. Les listes provin-

ciales nous les acceptons par économie et par respect pour l'autonomie provinciale.

"Mais, et c'est là que se démontre toute l'habileté du jeu, ne pourriez-vous pas, a-t-il dit aux provinces, égaliser votre mode de suffrage, votre règle de qualification pour que le système présente au moins de l'uniformité."

Le grand dicton, *one man, one vote, t t capita*, tot census, est bien une des devises chères aux descendants de la grande école de l'*Avenir*.

C'est au gouvernement Laurier que nous devons ce progrès dans la province de Québec.

Québec avec la vieille conception catholique et conservatrice de l'aristocratie terrienne n'aurait jamais osé seul se débarrasser du préjugé suranné de l'influence plutocratique. Dans notre province, l'idée innée, inculquée par l'instruction religieuse des collèges et séminaires c'est que le propriétaire doit avoir plus de droits de votes que le fermier, que le riche doit avoir plus de droits de vote que le pauvre.

"Voyez, dit-il, la majorité des provinces pratiquent le suffrage par tête, pourquoi Québec ne suivrait-il pas cet exemple qui donne dans Ontario les meilleurs résultats?"

Et tout le monde de dire, pourquoi pas?

Rien de logique ne peut être invoqué en faveur du maintien de l'ancien système, et aujourd'hui le changement si naturel que le *Globe* a pu annoncer d'une manière quasi-officielle que si M. Marchand arrivait au pouvoir le 11 mai son premier soin serait de faire passer à Québec une loi instituant le suffrage par tête comme il fonctionne dans Ontario.

Si cela s'opère, la loi fédérale du cens électoral ne fera pas un pli pour passer à Ottawa et nous aurons bientôt à Québec et à Ottawa une loi électorale égalitaire et démocratique que nous devons au parti libéral.

Nous avions donc raison de dire que le vieux programme rouge peut sembler sommeiller, mais qu'il n'est pas mort.

Il s'est fait agneau, mais il pourrait bien lui repousser des crocs.

VIEUX ROUGE.

TOUS LES MEMES

A l'assemblée extraordinaire des curés du diocèse de Québec, à l'Université Laval, le 19 courant, le délégué apostolique, en réponse à l'adresse qui lui a été présentée, a fait les remarques suivantes :

Je dois vous dire que nous comptons beaucoup sur la coopération des catholiques, pour ramener cette ère de concorde que vous venez d'acclamer. Coopérer avec le Pape ne consiste pas à se provoquer mutuellement, soit par des écrits, soit par des paroles ou à envenimer les esprits par des discussions acrimonieuses. Pour coopérer avec le Pape, il ne faut pas essayer de rabaisser l'autorité sacrée des évêques, qui est toujours en harmonie avec l'autorité du Pape. En vérité, cette manière d'agir, n'est pas de nature à préparer les voies de celui qui élève la voix pour enseigner les principes de la vérité et établir le règne de l'amour et de la paix. Le devoir des catholiques de tous les partis politiques est très clair en ce moment : C'est d'attendre avec confiance et d'accepter avec joie la direction du chef de l'Eglise, qui surveille diligemment les intérêts religieux de ses enfants

C'est bien toujours la même chose. Les catholiques sont priés de se taire et d'attendre avec confiance qu'on les roule.

Avec tout le respect que nous professons pour l'envoyé extraordinaire de Léon XIII, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, qu'il dit absolument ce que tous les évêques de la Province ont dit bien avant lui : Taisez-vous, soumettez-vous et obéissez.

Nous devons ajouter qu'il s'est servi d'expressions plus mitigées, mais au fond, c'est bien la même doctrine.

Les ouailles sont créées pour payer et les pasteurs pour jouir.

Aujourd'hui, Baptiste est écrasé sous le poids des impositions de toutes sortes, et il commence à regimber. La voix autorisée de l'épiscopat Canadien n'étant plus suffisante pour le ramener dans la voie des

bons principes, on est allé à Rome chercher un nouveau régenteur.

Nous en avons pourtant bien assez.

L'élection du 11 mai va nous démontrer si on a eu tort ou raison.

A. FILIATREAU.

CHANGEMENTS

Lorsque le gouvernement Laurier entreprit avec Rome des négociations, dont on n'a pas encore pu définir la nature, puisque les uns affirment que l'objet en est de réduire le clergé au silence, tandis que d'autres affirment que le seul but poursuivi est d'obtenir une approbation du règlement des écoles, il s'opéra à Londres un changement qui a attiré l'attention de la Chambre et motivé une interpellation officielle.

Le gouvernement canadien, qui avait pour avocats en Angleterre, MM. Bompas, Bischoff et Cie depuis plus de quarante ans, a subitement changé et pris MM. Day, Russell et autres.

Aucune raison n'a pu être invoquée pour expliquer ce changement.

Le gouvernement a envoyé à ses anciens avocats, une lettre chaleureuse, leur exposant que le gouvernement n'avait eu qu'à se louer de leurs services.

Cependant on les congédie.

Pourquoi.

Parce que M. Russell que l'on prend comme remplaçant, est le fils du juge en chef d'Angleterre et que son père est un catholique et l'ami du Cardinal Newman.

En un mot, on engage le fils pour avoir l'influence du père.

Nous irons jusqu'à dire, qu'on achète l'influence du père et nous n'exagérons rien, car ce ne sont pas les qualités transcendantes du jeune avocat, qui lui valent pareille clientèle.

S'il n'eût pas été le fils à Papa, nous n'hésitons pas à le dire, jamais on ne lui eût confié pareil ouvrage.

Au nom du parti libéral, dont nous restons et dont nous entendons rester membres, nous protestons contre ce funeste exemple.

Le parti libéral a toujours été ennemi du népotisme et a toujours condamné ceux qui exerçaient sur la magistrature une influence indue ou spéculaient indûment sur son influence.

Les libéraux ont toujours résisté à l'emploi de fils de juge dans des causes où leur père pouvait influencer; ils se sont toujours tenus à l'écart de ces combinaisons de famille.

Les temps sont changés; c'est regrettable. Cependant, il fallait le constater et le faire constater.

L'emploi du jeune Russell ou plutôt l'utilisation de son influence religieuse et non de ses talents légaux, est une violation de l'esprit libéral qui doit sûrement affecter les fidèles de la vieille école.

VIEUX LIBÉRAL.

Un revenant

Il y a longtemps qu'on n'en avait pas entendu parler de Baillargé, hein ?

Eh bien le voilà revenu.

C'est dans la *Minerve* qu'il fait avec la lettre suivante :

Ce jugement sinistre est extrait de la *Patrie* du 10 avril et signé J. Israël Tarte.

L'honorable ministre des travaux publics devrait bien nous donner son programme en fait d'instruction dans les écoles.

En quoi notre système scolaire est-il déplorable ?

Est-ce au point de vue de la *direction générale* ?

Cette direction est entre les mains de Nos Seigneurs les Evêques et d'un certain nombre de laïcs chrétiens et instruits.

Est-ce au point de vue du *personnel enseignant* ?

Ce personnel se compose d'instituteurs catholiques pratiquants, de plusieurs milliers de jeunes filles dis-

ingées, de 2,265 religieuses, de 754 religieux et 446 prêtres.

Est-ce au point de vue de la science ?

En 1895-96, le nombre des instituteurs et institutrices laïcs non brevetés était de 686 seulement sur un total de 6,190.

Est-ce au point de vue des matières enseignées ?

Le programme est connu. M. le Ministre est prié d'indiquer les matières à retrancher, et d'indiquer aussi celles qu'il faudrait ajouter au programme.

Est-ce au point de vue de l'assistance des élèves ?

Cette assistance est de 71 p. c. à l'école primaire et de 83 p. c. à l'école modèle et dans les académies.

Est-ce au point de vue de l'infériorité relative de nos écoles ?

C'est sans doute parce que nos travaux scolaires ne valent rien, qu'ils ont fait l'admiration des étrangers à Chicago et nous ont mérité les plus grands éloges.

Est-ce enfin au point de vue de nos maisons d'éducation ?

Ces maisons étaient déjà au nombre de 3,907 en 1867 ; elles sont aujourd'hui au nombre de 5,903 !

Notre système scolaire est-il déplorable enfin, parce que la province de Québec est au point de vue du progrès dans l'instruction, inférieure aux autres provinces de la Confédération ?

En ce qui regarde notre population de 10 à 20 ans — c'est le groupe à considérer pour juger les écoles — nous sommes à la tête. Oui, Monsieur le Ministre, nous le répétons, sans crainte d'être démentis : Nous sommes à la tête.

Ouvrons le Bulletin du recensement, No 17, page 46 :

"Comme matière de fait, les progrès de la population de Québec entre 10 et 20 ans ont été beaucoup plus considérables que ceux de tout autre groupe semblable dans aucune des autres provinces. La province qui se rapproche le plus de celle de Québec est l'Île du Prince-Edouard avec un groupe de 10 à 20 ans.

Enfin Québec, pour ce qui regarde l'éducation, montre l'état le plus satisfaisant que l'étude des chiffres du recensement, concernant ce groupe de 10 à 20 ans."

De grâce, Monsieur le Ministre, dites-nous en quoi notre système scolaire est déplorable, et vous aurez rendu à la patrie un service signalé.

12 avril 1897

F.-A. BAILLARGE, ptre.

P. S. — La Patrie n'a pas jugé à propos de publier cette correspondance.

26 avril 1897.

Depuis les fameuses lettres de Fréchette, il s'était tu, le fameux Baillargé.

Le voilà qui recommence.

Il n'a rien appris dans son exil.

Toujours la même suffisance ; toujours les mêmes audacieuses prétentions.

Nous avons toujours dit que nous n'avions pas de preuve plus complète de la faiblesse de nos écoles que le style et les idées de Baillargé.

Nous les déposons ici.

Qu'on les lise ; nous y répondrons la semaine

prochaine si M. Tarte n'a pas le courage d'y répondre.

PROULX.

ILS SONT A PLAINDRE

On plaint les pauvres malades atteints de gros rhumes ; pourquoi ne pas leur procurer un soulagement immédiat en leur faisant prendre du **BAUME RHUMAL** qui les guérira radicalement.

ENCORE ELLE

Il n'est jamais trop tard pour parler d'elle.

De qui ?

De celle qui fut Diana Vaughan et que Tardivel appelait avec une intimité qui ne nous de plait pas ; *Miss*.

Nous avons donné samedi la dépêche de ce bon Tardivel.

Nous avons hâte d'avoir les détails de la fête.

Nous ne les posséderons que la semaine prochaine, puisque Tardivel, la terreur des palladistes et des lucifériens, s'est embarqué samedi dernier et ne mettra le pied sur la terre américaine que le jour où paraîtra ce journal.

C'est égal, il aura une drôle de tête ce bon Tardivel, le jour où il se trouvera dans le groupe des petits mintaux qui composent le Club catholique de Québec.

Nous en entendrons parler assez vite.

Maintenant, prenons les renseignements que nous possédons.

Voici une dépêche que publiait le *New-York Herald* dans son numéro de dimanche 25 avril :

"Une des mystifications les plus colossales du siècle a été dévoilée cette semaine par son propre auteur. Leo Taxil, le farceur en question, a annoncé, sans la moindre honte apparente que sa conversion au catholicisme était aussi mensongère et aussi factice que ses révélations sur la franc-maçonnerie. Il a admis cyniquement que Diana Vaughan la fameuse fiancée d'Asmodée convertie ensuite bruyamment au catholicisme était simplement une petite ouvrière, une clavigraphie, de fait, à qui il payait 150 frs. par mois pour entretenir une correspondance avec les évêques et les cardinaux et pour tenir le Vatican au courant des complots qui se tramaient dans les loges maçonniques pour la destruction de l'Eglise."

Habemus confitentem rerum. Le coupable a avoué et a donné raison aux clairvoyants ou aux sincères qui n'ont voulu ni se laisser tromper ni tromper.

Mais, passons outre :

Le moment est venu de rappeler l'énorme spé

culatation qui s'était faite sous le couvert de cette exploitation religieuse.

Voici tel qu'il avait paru dans la *Vérité* l'itinéraire que devait suivre *Miss* : nous le publions parce qu'il est un document utile, pour démontrer l'énormité de la conspiration organisée contre la bourse du public.

Voici cet itinéraire pris dans la *Revue Catholique de Coutances* et reprise dans la *Vérité* de Québec :

Voici l'itinéraire définitif adopté par miss Diana Vaughan pour la période du 19 avril au 15 juin, c'est-à-dire de Paris à Rome :

Lundi 19 avril. Paris (1re conférence).—Mardi 20, voyage de Paris à Avranches, arrivée l'après-midi.—Jeudi 22, Avranches.—Vendredi 23, voyage d'Avranches à Cherbourg ; le soir, conférence à Cherbourg.—Samedi 24, voyage de Cherbourg à Paris ; arrivée à 5 hrs. du soir.—Dimanche 25, le matin, Notre-Dame des-Victoires. Voyage de Paris à Rotterdam ; arrivée à 5 h 1/2 après-midi.—Lundi 26, conférence (française ou anglaise, miss Diana Vaughan ne connaissant pas le hollandais).—Mardi 27, voyage de Rotterdam à Londres, soit par le service spécial du mardi (départ à midi), soit par le service quotidien (départ à 6 h. du soir).—Mercredi 28, Londres ; pas de conférence, mais réception particulière des journalistes catholiques.—Jeudi 29, Londres ; départ le soir pour Edimbourg.—Vendredi 30, Edimbourg ; arrivée le matin ; conférence le soir.

Samedi 1er mai, voyage d'Edimbourg à Londres ; repos.—Dimanche 2, Sainte-Marie-des-Anges.—Lundi 3, voyage de Londres à Paris, arrivée le soir à 7 h.—Mardi 4 et mercredi 5, Paris (réceptions particulières).—Jeudi 6, le soir, 2e conférence de Paris.—Vendredi 7 et samedi 8, Paris (réceptions particulières).—Dimanche 9, Sacré Cœur ; voyage de Paris à Rouen l'après-midi ; conférence le soir.—Lundi 10, Rouen ; voyage de Rouen à Lille dans la soirée.—Mardi 11, Lille, journée de repos, sans réceptions.—Mercredi 12, Lille ; réceptions particulières l'après-midi ; conférence le soir.—Jeudi 13, voyage de Lille à Bruxelles.—Vendredi 14, Bruxelles ; journée de repos, sauf réceptions de journalistes catholiques.—Samedi 15, repos ; conférence de Bruxelles, le soir.—Dimanche 16, repos ; départ pour Reims, le soir, sauf arrêt à Saint-Quentin.—Lundi 17, voyage de Saint-Quentin à Reims ; arrivée à 2 h. après-midi ; repos.—Mardi 18, Reims ; réceptions particulières ; conférence le soir.—Mercredi 19, Reims ; repos.—Jeudi 20, voyage de Reims à Nancy, le matin ; conférence le soir.—Vendredi 21, voyage de Nancy à Paris l'après-midi ; arrivée à 6 h ; aucune réception, repos.—Samedi 22, voyage de Paris à Tours.—Dimanche 23, Tours ; conférence le soir.—Lundi 24, voyage de Tours à Bordeaux ; arrivée à 6 h. du soir.—Mardi 25, Bordeaux ; conférence le soir.—Mercredi 26, Bordeaux ; réceptions particulières.—Jeudi 27, voyage de Bordeaux à Montpellier ; arrivée à 7 h. du soir.—Vendredi 28, Montpellier ; journée de repos, aucune réception, conférence le soir.—Samedi 29, réceptions particulières dans la matinée à Montpellier ; voyage de Montpellier à

Marseille ; arrivée l'après-midi.—Dimanche 30, Notre-Dame-de-la-Garde, le matin ; conférence le soir.—Lundi 31, Marseille, repos complet, aucune réception.

Mardi 1er juin, Marseille ; réceptions particulières.—Mercredi 2, voyage de Marseille à Lyon ; arrivée à 2 h 1/4 après-midi ; conférence le soir.—Jeudi 3, Notre-Dame de Fourrières, le matin ; réceptions particulières, l'après-midi.—Vendredi 4, voyage de Lyon à Grenoble ; arrivée à 1 h. après-midi ; repos.—Samedi 5, Grenoble, réceptions particulières ; conférence le soir.—Dimanche 6, Notre-Dame-de-la-Salette.—Lundi 7, Grenoble ; le matin, repos ; aucune réception ; voyage de Grenoble à Chambéry, l'après-midi.—Mardi 8, voyage de Chambéry à Turin ; arrivée à 2 h. après-midi ; repos.—Mercredi 9, Turin ; réceptions particulières ; conférence le soir.—Jeudi 10, Turin ; repos ; l'après-midi de 3 h. à 5 h., réception de journalistes catholiques.—Vendredi 11, Turin ; repos, aucune réception ; voyage de Turin à Gênes, l'après-midi ; arrivée à 6 h. du soir.—Samedi 12, repos complet à Gênes dans la journée ; aucune réception, conférence le soir.—Dimanche 13, Gênes ; repos complet.—Lundi 14, Gênes ; réceptions particulières ; départ la nuit, 11 h. et quart, pour Rome.—Mardi 15, arrivée à Rome, 10 h. et demie du matin.

En cas de fatigue, telle ou telle conférence pourra être supprimée, sans que cette suppression amène une modification de l'itinéraire. Les conférences qui auraient été supprimées pour ce motif seraient faites en juillet, au retour d'Italie.—Le voyage de retour d'Italie ne sera pas public, il comportera un pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, miss Diana Vaughan voyageant alors incognito et accompagnée seulement par une famille amie.

Voilà donc toute la liste des gens qu'on voulait écumer, blaguer et voler.

Car il n'y a pas à dire.

Les propagateurs de fausses nouvelles ont leur part de responsabilité.

Ce qui nous étonne, par exemple, c'est de voir le calme des autorités ecclésiastiques.

Pas une n'a bougé.

La *Vérité* depuis des années colporte le mensonge ; elle se fait le champion du plus grand sacrilège du monde entier.

Et la hiérarchie ne se lève pas droit.

Pour avoir voulu publier un roman d'Alexandre Dumas, on nous a ruinés.

On ne dit rien à Tardivel qui a colporté le mensonge, l'infamie, le mépris de toutes les choses saintes en se proclamant le défenseur de cet ignoble voyou de Leo Taxil.

Qui punira donc ces gens là ?

Qui aura le courage de leur demander des comptes de leur conduite ?

CATHOLIQUE.

C'EST LÀ LE SECRET

La cause du succès du **BAUME RHUMAL** est connue de tous ceux qui en font usage : il guérit promptement et radicalement. C'est là tout le secret.

A REIMS

DE CLOVIS A LANGÉNIEUX

Le quatorzième centenaire du baptême de Clovis s'est trouvé, en 1896, sous les pas d'un homme fort avisé, qui est le cardinal Langénieux. Reims a offert le calme décor de son élégance triste à une fête renouvelée des sacres royaux.

De la cathédrale, vitrée comme une lanterne, à l'église Saint-Rémi, précieuse comme un immense reliquaire, enrichie par la piété des siècles, un cortège nombreux a suivi la châsse de l'antique catéchiste et, en même temps, la mitre de l'actuel archevêque.

Les évêques et les pèlerins y sont venus parce que la fête était celle d'un saint. Les royalistes ont suivi, parce que, en plongeant son corps dans l'eau du baptême, Clovis y plogea la monarchie française.

Le pape s'est fait un peu tirer l'oreille, qu'il a longue, pour bénir ce projet ; enfin, il a donné un bref et accordé à la France un jubilé national. Le cardinal Langénieux a transmis le document aux évêques et leur a rappelé la promesse qu'ils ont faite de venir tous à Reims.

Les gardiens de la République se sont épouventés, et ont trouvé, dans le vieil arsenal des articles organiques, deux ou trois bons bâtons à mettre dans les jambes du cardinal Langénieux.

Les évêques ont dû garder la résidence.

Nulle lettre du Souverain Pontife ne peut être publiée en France sans l'autorisation du gouvernement.

Enfin, aucun concile, aucun synode ne peut avoir lieu sans le même consentement.

Voilà pourquoi l'éminent Langénieux est exposé à être déféré au Conseil d'Etat comme d'abus.

Voilà pourquoi une circulaire ministérielle priera les évêques de ne pas se déplacer en octobre. L'amusant de l'aventure est que les prélats protesteront pour la forme, mais seront enchantés du triste échec de leur collègue.

Pour comprendre cette situation, il faut connaître l'archevêque de Reims et le passé déjà

lourd qu'il traîne derrière lui comme un long manteau de pourpre.

Les circonstances ont fait de lui le chef des intransigeants ; mais il est entré dans le combat sans y avoir été préparé.

Mgr Langénieux, qui naquit dans le département du Rhône, vint conquérir Paris et réussit à devenir le modèle du parfait curé de capitale. Il n'a pas de littérature : lisez ses écrits authentiques. Il n'a pas de science : sa vie d'œuvres ne lui a pas permis les travaux inutiles ; il n'a pas d'éloquence : il parle dans la manière précieuse des prêcheurs pour dames. Mais il est aimable, d'une amabilité sans arrêt et sans mesure. Chez lui, le charme du sourire remplace tout, même celui du visage.

Le nez est immense, mais pas à la manière d'un nez de grande maison ; il s'étend en largeur. Les joues molles sont sillonnées par quatre rides, quatre chevrons héraldiques, deux à droite, deux à gauche, partant des narines pour se perdre dans la bouche sans garniture et dans le menton sans fossettes. Des yeux, il est difficile de parler ; on ne les voit pas sous les plis des paupières. Le front est habilement garni de cheveux qui, après soixante-douze hivers, ont bleui au lieu de blanchir. La teinture dont l'Éminence abuse n'est pas de bonne qualité.

Vicaire, curé évêque, M. Langénieux fut *catéchiste*, c'est à-dire directeur des femmes par les enfants, des hommes par les femmes. A l'église Saint-Augustin, il mena dans les voies de Dieu les épouses des ministres, alors que les ministres envoyaient encore leurs épouses à l'église.

Par Mme de Montblanc, puissante près de l'impératrice, il obtint de prêcher un carême aux Tuileries. Ce fut le dernier, on était en 1870. Les ministres, sous la conduite de M. Émile Olivier, se rendaient tous à la messe impériale. Beaux parleurs, ils trouvèrent le prédicateur un peu faible. On espérait de lui le fond et la forme ; on ne trouva que la bonne grâce qui sied dans une réunion de mères chrétiennes. L'empereur, qui avait discrètement baillé, ne put se décider à poser une mitre sur la tête sans doctrine, malgré les dames patronesses de cette candidature.

—Il est trop médiocre, dit Napoléon III à Emile Olivier, après la messe du jour de Pâques. Nous ne pouvons lui donner la croix épiscopale. Donnons-lui celle de la Légion d'honneur.

Ainsi fut fait. Le gouvernement de M. Thiers passa méfiant devant ce candidat des dames. Le maréchal, lui, fut vaincu par la maréchale, malgré l'avis de M. Dupanloup, qui répétait sans cesse : " Méfiez-vous, c'est un faiseur onctueux." L'abbé Langénieux fut expédié dans les Hautes-Pyrénées, où il resta juste le temps nécessaire pour *hausmanniser* la ville de Lourdes. Quelques mois plus tard, il était assis sur le siège de Saint-Rémi.

L'archevêque eut l'ingratitude du succès : après le 16 Mai, il travailla discrètement à la chute du maréchal. M. Dufaure, ami intime du prélat, dut à son influence le portefeuille rendu par M. Fourtou. En faisant des ministres, M. Langénieux se préparait mal à devenir le chef de l'opposition qu'il est aujourd'hui.

Ce n'est pas le succès d'une cause qu'il cherche, ce sont les sourires des salons, les applaudissements de la foule. Cette passion a mis ce Benjamin du centre-gauche au service de la maison d'Orléans, dans des affaires matrimoniales qui n'ont pas réussi.

Les autres *œuvres* de M. Langénieux, depuis qu'en 1886 il a recueilli un des trois chapeaux chinois, valent d'être citées.

Il s'est mis à la tête des revendications ouvrières ; avec M. Harmel, cornac habituel de pèlerinages, il a mené aux pieds du pape les dix mille, qui n'étaient que neuf cents. La retraite de cette expédition fut précédée par l'échauffourée de Rome, qui faillit mettre aux prises la France et l'Italie. Après ce succès, l'abbé Garnier sacra, sans huile et sans cathédrale, l'Éminence de ce beau nom : le cardinal des ouvriers, ce titre s'est collé comme une pancarte ironique au dos de ce vieillard pommadé, musqué, teint endentellé, embrillanté.

Avec cet *Inrî*, le cardinal partit pour l'Orient. Légat du pape, il fit son entrée solennelle dans Jérusalem sur une mule richement harnachée. Ignorant de tout en ce pays, il y sema la graine de discorde et de haine qui a poussé jusqu'à hauteur des massacres d'Arménie.

L'année dernière, pour ajouter une feuille de laurier à sa couronne, il combattit la loi d'abonnement. Les communautés religieuses abandonnèrent le général en chef qu'elles n'avaient pas choisi. La bataille ne fut pas livrée faute d'assaillants.

Le cardinal annonce que l'armée religieuse doit se mettre en marche au mois d'avril. N'en doutez pas, la partie sera remise, et celui que la *Croix* appelle le prêtre sans peur et sans reproche, sera plus seul que Bayard auprès de l'arbre final. Il se désertera lui-même.

Cela ne trouble pas la sérénité de l'éminent seigneur : reconduit sans triomphe par son suffragant, l'évêque de Beauvais, abandonné par les moines, il cherche une nouvelle manifestation triomphale et il trouve Saint-Rémi, une victime qui ne protestera pas.

Convocation des évêques, convocation du clergé, convocation des œuvres : toute l'Eglise de France aux pieds du cardinal Langénieux !

Les ignorants ont vu là l'imprudance d'un homme prudent, comme si à la chute du centre gauche, le cardinal n'avait pas été le chef discret de toutes les oppositions politico-religieuses !

N'est-ce pas lui qui a présidé, l'an dernier, le ridicule *Dieu le veut !* de Clermont ? Le gouvernement n'a pas voulu voir une seconde édition de cette petite fête ; et ce faisant, il s'est peut-être montré le gardien de nos gloires passées compromises par des parodies.

.....
Ce qui précède n'est pas mon opinion sans importance ; c'est l'écho fidèle de ce qui fut entendu à Reims par une tempête de mer qui soufflait sur les craies de la Champagne.

Ce vent tamisé par les couloirs d'un vieux palais a mis à mal l'éminentissime archevêque. Les insuccès l'ont usé courbé, enrhumé. On s'en est peu inquiété d'abord ; le cardinal a la maladie facile. Pour les funérailles de son collègue de Tours, il fit une chute qui devait le retenir, d'après sa lettre, un mois au lit ; le lendemain des obsèques il se promenait dans les rues de sa bonne ville. Cette fois, l'affaire s'est trouvée plus sérieuse. Les fards n'ont pas trompé le Temps et la fatigue morale du cardinal, plus

neore que son mal physique, le rend invivable.

Cette cause regrettable m'a valu de connaître Mgr Péchenard, protonotaire apostolique, vicaire général et principal auxiliaire de l'Éminence. Ce distingué personnage représenta avec tant d'éclat, son maître empêché à l'époque du congrès de Lille que les auditeurs enthousiastes oublièrent de formuler un regret pour la substitution de personnes.

Mgr Péchenard est un de ces prêtres qu'on ne peut trouver sans crosse et sans mitre qu'à des tournants de l'histoire ; il s'est dévoué jusqu'à se compromettre pour le maître qu'il n'a pas choisi. Il dirige le diocèse, s'occupe des laïcs, fait tout ce qui est utile et laisse à M. Langénieux tout ce qui est brillant. Or, de tels mérites ne recevront pas de récompense en cette vallée ; tout le monde le comprend, excepté peut-être l'excel-lente victime.

Le protonotaire a une figure rare, irrégulière mais plaisante. Ses yeux ont un éclat fort dur adouci par un voile de cils d'une beauté inédite chez les hommes. Avec cela, le personnage est vigoureux et râblé comme un loup.

Nous ne savons, dit-il, des projets du gouvernement que ce que nous ont appris les journaux. Que peut-on nous faire ? Déferer Son Éminence au conseil d'État, comme d'abus. Cela nous importe peu ; cela donnera un relief nouveau aux fêtes d'octobre.

— Mais si les évêques n'osent pas venir ?

— Ils viendront puisqu'ils l'ont promis. Quelques privations de traitement ne sont pas, je l'espère, choses à effrayer l'épiscopat. D'ailleurs, les articles organiques que le gouvernement peut invoquer ne sont pas une autorité pour nous. Ils ne font pas partie du Concordat. La papauté les a toujours reniés. Le premier article aujourd'hui est simplement ridicule d'archaïsme. Peut-on empêcher un archevêque de publier une bulle de Rome quand tous les journaux ont le droit de l'insérer ? La Presse a fait tomber ces précautions en poussière.

— Son Éminence n'a-t-elle pas eu quelques difficultés à obtenir la courte bulle à laquelle vous faites allusion ? N'a-t-elle pas dû rappeler

au pape, le 25 décembre, une promesse que le Saint-Père semblait oublier ?

— Tout cela est inexact. Le pape a donné sa bulle du haut de sa sereine autorité. Il a accordé à la France un *jubilé* pour la relever de son *avachissement* (sic.)

Dire que le cardinal a voulu faire œuvre politique, c'est ignorer sa sagesse, sa prudence ; il faut s'en reporter à la lettre que voici et où vous pouvez lire cette suave parole :

“ Il est bien évident que cette manifestation conservera un caractère essentiellement religieux et patriotique ; c'est avec un désir sincère de concorde et de pacification que Nous en jetons l'idée dans le cœur de tous ceux qui mettent au-dessus des luttes des partis un amour désintéressé du pays. ”

Sur cette lecture, la conversation tourne brusquement : nous passons aux sujets plus intéressants, mais moins actuels de Clovis et saint Rémi. Puis, le prélat veut bien me montrer la chapelle construite là même où fut catéchisé le roi. Au-dessus, il me fait visiter les appartements royaux que Charles X occupa le dernier pour son sacre. Si le chef de l'État voulait aller au quatorzième centenaire, il trouverait le tout installé : le lit même est prêt.

JEAN DE BONNEFON.

PROTECTIONISME MATRIMONIAL

Il y a quelque temps — disons précisément : le 4 mars, — les États-Unis étaient en fête ; le nouveau président, major MacKinley, succédait au président Cleveland parvenu au terme de sa magistrature.

C'est à Washington, la capitale présidentielle, que s'opère la remise des pouvoirs, en une cérémonie singulière, pour laquelle les citoyens de la libre Amérique accourent de tous côtés, adressant leurs adieux au président qui s'en va, composant le cortège de celui qui arrive.

Le cortège qui accompagnait Mac-Kinley, — “ le bon garçon, ” comme dit cordialement la foule, — était de plusieurs centaines de mille ci-

toyens ; — et quel mélange : des bourgeois, des marchands, des marins, des soldats, des fermiers, des ouvriers, des clergymen, des nègres, des pêcheurs, que sais-je, toute la flore des États-Unis.

Au milieu de ce cortège diapré, grouillant, familier et respectueux à la fois, le président s'avance gravement, boutonné dans sa redingote noire, le chapeau haute-forme sur la tête, échangeant des *shake-hands* avec les milliers de mains qui se tendent vers la sienne.

Et c'est ainsi que lentement, gravement, il gagne l'hôtel du gouvernement, — la "Maison-Blanche," comme on l'appelle, — une grande maison plate, assez insignifiante, une des plus simples, entre toutes les habitations particulières de Washington, qui très élégantes, pour la plupart, se détachent au milieu de jardins fleuris.

A l'arrivée, sous le péristyle, celui qui s'en va remet les clefs de la maison à celui qui arrive, — c'est un locataire qui en remplace un autre, avec un bail de quatre années. — Le nouveau président prend alors possession, reçoit les membres du corps diplomatique, qui viennent lui présenter les mêmes hommages que, quatre ans auparavant, ils adressaient à l'autre locataire ; il préside, pour la forme, un rapide conseil des ministres, où on se congratule réciproquement ; après quoi il paraît au balcon, — qui en vit paraître bien d'autres, — et adresse, de toutes les forces de ses poumons, un discours à la foule, où il expose son passé, ses opinions, son programme de gouvernement, — celui qu'il exécutera ou n'exécute pas : qu'en sait-il lui-même ? — La foule qui n'entend guère, vu la distance, approuve de confiance, pousse les hurrahs traditionnels, jette quelques chapeaux en l'air et la comédie est jouée : Mac-Kinley a succédé à Cleveland.

J'oubliais : le soir, il y a banquet de *dix mille* couverts, à un dollar par tête, et bal de *cent mille* invités, qui se trémoussent toute la nuit, sous une tente dressée dans le Jardin public.

*
* *

Après cette cérémonie plus populaire qu'imposante, Mac-Kinley va donc gouverner, ainsi

qu'il convient, la grande République des États-Unis. Or, le nouveau président est protectionniste à outrance, — il l'était, du moins, la veille de son arrivée au pouvoir ; le sera-t-il le lendemain ? nul ne le saurait dire, — et voilà que vers lui se portent les regards interrogatifs des jeunes misses qui se demandent quel parti il va prendre dans la question des entraves prohibitionnistes à imposer à la trop grande extension "de l'exportation féminine."

Vous ne comprenez certainement pas ce que je veux dire, et ceci mérite explication.

Voici ce dont il s'agit : il paraît qu'une idée étonnante vient de naître dans les cerveaux yankees. Le cousin Jonathan, — vous savez que c'est sous ce vocable qu'on synthétise la nation américaine, — s'est avisé un beau matin, que ses plus riches héritières s'envoient volontiers, vers le vieux continent, lâchant sans regret le pays des dollars, qui est aussi celui de l'ennui.

Ces jeunes et jolies démocrates, en effet, ont un prurit d'aristocratie, et se disent que vraiment la fortune ne suffit pas au bonheur.

Et voilà que, d'autre part, les jeunes gens de la noblesse française, voire aussi de l'aristocratie anglaise, viennent volontiers en Amérique, pour y chercher de la dorure à blason, ou du fumier à domaines. Rien de plus naturel, n'est-ce pas ? C'est un peu comme disait le vieux sergent mercenaire : "Que chacun se bat pour ce qui lui manque. Je ne me bats pas. — ajoutait-il, — pour l'honneur, j'en ai plus qu'il ne m'en faut, tandis que ma bourse est vide !"

Oui, mais voilà ! cette émigration heureuse pour les jeunes gentilshommes en panne, cause des émotions singulières aux jeunes Yankees, eux aussi en pourchas de dots étincelantes.

La concurrence commence à les inquiéter.

L'exode des filles de brasseurs enrichis, de marchands de charbon cent fois millionnaires, de tanneurs dorés sur tranches, qui, toutes, se dirigent vers l'Europe, les agace et les préoccupe.

On a beau leur dire que ces mariages qui sont du côté masculin surtout d'inclination pour la cassette, qui a de si beaux yeux, n'ont pas toujours le bonheur pour résultat ; que le plus sou-

vent ils aboutissent en divorce; et qu'après rupture du lien conjugal, les jeunes Yankees ont toute chance de voir leur revenir leurs aimables compatriotes plus prudentes et désillusionnées, ce qui est le commencement de la sagesse.

On a beau faire, on a beau dire, rien ne les rassure.

Encore, s'il n'y avait que la femme d'écornée, ce serait mince accident, mais songez donc que la fortune court même danger, car les jeunes gentilshommes européens n'y vont pas de main morte; aussi les jeunes Yankees sont-ils dans la désolation.

* *

En présence de la calamité menaçante du drainage féminin de la libre Amérique, par les gentilshommes décavés, le cousin Jonathan a pris d'abord sa tête entre ses mains noueuses; puis il a enfermé, pour s'abstraire, ses yeux sous leurs longues paupières, et s'est mis à réfléchir, passant ses doigts crochus dans sa barbe en fer à cheval.

Au bout d'un moment, il a souri, de ses grandes dents:—comme Archimède, il a trouvé.

« Qu'est-ce que la femme, après tout,—s'est-il écrié,—un simple article d'exportation. Pourquoi ne serait-elle pas tarifée, tout comme une autre marchandise, et comme telle, frappée d'un droit *ad valorem* ? »

« Il vous plaît, jeunes misses, de devenir comtesses, marquises, duchesses,—ce qui est, d'ailleurs, absolument logique et naturel, ces sortes de distinctions surannées et insignifiantes, ou à peu près, dans le vieux monde, n'ayant plus guère d'intérêt et de prix que dans le nouveau, berceau de la société démocratique;—rien de mieux, épousez donc qui vous voudrez!—libre à vous.—Seulement, comme, ce faisant, vous nous causez un préjudice, et que vous sortez de votre patrie, un morceau de la fortune nationale, vous paierez un droit de douane.

« Dame! on est protectionniste ou on ne l'est pas! »

Sans compter la fameuse doctrine Monroe qu'on exhibe, de loin en loin,—comme un diable qui jaillit d'une boîte à surprise—et qu'on accommodé à toutes les sauces, selon les besoins.

—Et on a découvert que cette chasse à la dot, à travers le Nouveau-Monde, par les jeunes pionniers de l'ancien, constituait une immixtion de l'Europe dans les affaires de l'Amérique.

Elle a bon dos, la doctrine Monroe!

Restait à fixer le tarif du droit à acquitter pour l'exportation féminine, et les financiers d'Etat ont conclu que 25 0/0 de l'actif de la fortune de toute Américaine convolant à l'étranger, serait un taux suffisant,—quant à présent du moins,—on verrait plus tard,—on aviserait ensuite, et s'il y avait lieu.

Et voilà où en sont les choses!!

* *

Ne croyez pas que tout ceci soit plaisanterie et simple caprice humoristique de chroniqueur; rien n'est plus sérieux, et le bill a déjà été prorogé, l'année dernière, à l'Assemblée d'Albany.

Il reviendra donc un jour ou l'autre, et motivera un débat nouveau, qui ne peut manquer d'être curieux, et alors nous verrons bien si le protectionisme Mac-Kinley, après avoir fermé l'entrée des Etats-Unis aux marchandises européennes, en interdira la sortie aux misses yankees armées de leur dot.

En tout cas, il faut avouer que ce serait une singulière manière d'entendre la liberté, et pour un peuple qui se pique de haute galanterie envers la femme, — car celle-ci est vraiment reine aux Etats-Unis — un singulier procédé, puisqu'il aurait pour effet de la faire considérer comme une marchandise dont l'exportation est prohibée, ou frappée de droits exorbitants.

Si les Américains pratiquaient les mœurs chinoises, tout irait bien mieux, et ils n'aurait pas besoin de tant de précautions. En Chine, en effet, tout se passe bien plus logiquement, — c'est le pays de la logique, l'Empire du Milieu, — Là, les pères ne dotent pas leurs filles à marier, et ils tiennent qu'en l'épousant c'est le gendre qui fait la bonne affaire.

Alors non seulement celui-ci doit rendre, sans dot, la jeune chinoise aux yeux obliques, et aux petits pieds, mais encore pour remercier le beau-père du sacrifice, et l'indemniser de la perte de

sa fille, il le comble de présents et il lui fait des rentes.

Il est vrai qu'en Chine. — pays du bon sens absolu, quoique qu'on en puisse dire, — on paye son médecin tant qu'on n'est pas malade, et qu'on cesse de le payer, dès que la maladie vous prend.

Aussi, je recommande le système chinois au cousin Jonathan ! Qu'il cesse de doter ses filles. Alors, entre celles-ci et les jeunes gentilhommes européens, il n'y aura plus que des mariages d'amour, de pure inclination.

Il verra qu'ils sont beaucoup plus rares.

FELIX DUQUESNEL.

LE PARADIS PERDU

Mardi dernier, le chœur du Gesu, renforcé d'une quantité d'amateurs des deux sexes, interprétait au Monument National une œuvre de Théodore Dubois : *Le Paradis perdu*.

C'est un oratorio, c'est-à-dire une œuvre lyrique qui ne comporte pas de mise en scène.

Le nombre des exécutants, y compris les instrumentistes, était de 250 environ. Il y avait là des masses chorales, bien stylées et bien exercées, qui produisaient des effets extrêmement puissants. Par malheur, l'orchestre ne cadrait pas avec ces masses, et le nombre des musiciens était beaucoup trop faible pour les voix qu'il avait à soutenir. De plus, une impossibilité matérielle insurmontable avait empêché le directeur de cette vaste entreprise de se procurer la partition d'orchestre. De sorte que l'orchestration avait dû être improvisée sur une partition de piano. Ce travail a été aussi bien fait que possible et en suivant toutes les indications marquées sur cette partition ; mais on comprendra combien ce travail d'arrangement, quoique parfait dans son genre, dénaturait l'œuvre originale.

C'est certainement à cause de cette réduction forcée de l'orchestre que "Le Paradis perdu" n'a pu nous livrer toutes ses beautés. Néanmoins, tel qu'il a été exécuté, il nous autorise à présager une prochaine et désirable révolution artistique.

La tentative de mardi marque une des der-

nières étapes vers ce but. Depuis bien des années déjà, des œuvres diverses avaient été montées à grands frais et avec beaucoup d'efforts par des amateurs. Ces œuvres, opéras ou opéras-comiques, ont toujours obtenu un succès d'estime, mais jamais un succès financier. L'heure n'était pas venue sans doute. Elle a sonné mardi, et c'est avec joie que nous enregistrons le succès pécuniaire de la soirée. C'est sur cet indice que nous nous basons pour dire que nous touchons aux dernières étapes qui nous séparent encore du vaste champ artistique où nous convoitons depuis si longtemps de nous ébattre.

Pourtant, si nous voulons atteindre le but de nos légitimes et nobles aspirations, il faut bien nous garder de tomber dans "l'auto-gobisme," et nous garder surtout de croire que nous avons atteint la perfection relative à laquelle nous sommes fatalement limités, pour bien longtemps du moins.

Oui, étant donnée la modicité de nos moyens, la soirée de mardi a été superbe. Elle autorise tous ceux qui ont concouru à l'exécution de l'œuvre de se montrer très satisfaits du résultat, car ce résultat a dépassé les prévisions des plus optimistes ; mais il ne faut pas se reposer et vivre du souvenir d'un triomphe bien conquis.

Il faut au contraire tirer de ce triomphe un enseignement et le considérer comme un engagement réciproque entre le public et les artistes-amateurs : de la part du premier, engagement de s'intéresser à toutes les tentatives artistiques et de les encourager de sa bourse ; de la part des seconds, promesse formelle de travailler en conscience et de nous placer enfin au nombre des peuples artistes.

Pour cela, par exemple, il faut de l'étude et ne pas compter sur les aptitudes de chacun ou sur les dons naturels. Une belle voix n'est qu'un outil. Si l'on ne sait pas se servir de cet outil, c'est comme si l'on n'en avait point.

Que nos amateurs ne se croient pas parvenus au terme final. Qu'ils étudient, au contraire avec l'acharnement de ceux qui croient ne rien savoir, et le résultat sera la fondation définitive d'une œuvre méritoire et la victoire de l'art sur le prosaïsme.

REMI.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

X

Et monsignor Nani, qui semblait l'écouter d'un air de ravissement, s'exclamait, répétait à chaque station de ce calvaire du solliciteur :

— Mais c'est très bien ! mais c'est parfait ! Oh ! votre affaire marche ! A merveille, à merveille, elle marche !

Il exultait, sans laisser percer, d'ailleurs, aucune ironie malséante. Il n'avait que son joli regard d'enquête, qui fouillait le jeune prêtre, pour savoir s'il l'avait enfin amené au point d'obéissance où il le désirait. Était-il assez las, assez désillusionné, assez renseigné sur la réalité des choses, pour qu'on pût en finir avec lui ? Trois mois de Rome avaient-ils suffi pour faire un sage, un résigné au moins, de l'enthousiaste un peu fou du premier jour ?

Brusquement, monsignor Nani demanda :

— Mais, mon cher fils, vous ne me parlez pas de Son Eminence le cardinal Sanguinetti.

— Monseigneur, c'est que Son Eminence est à Frascati, je n'ai pu la voir.

Alors, le prélat, comme s'il eût reculé encore le dénouement, avec une secrète jouissance de diplomate artiste, se récria, leva ses petites mains grasses au ciel, de l'air inquiet d'un homme qui déclare tout perdu.

— Oh ! il faut voir Son Eminence, il faut voir Son Eminence ! C'est absolument nécessaire. Pensez donc ! le préfet de l'Index ! Nous ne pourrions agir qu'après votre visite, car vous n'avez vu personne, si vous ne l'avez pas vu... Allez, allez à Frascati, mon cher fils.

Et Pierre ne put que s'incliner.

— J'irai, monseigneur.

XI

Bien qu'il sût ne pouvoir se présenter chez le cardinal Sanguinetti que vers onze heures, Pierre, qui avait pris un train matinal, descendit dès neuf heures à la petite gare de Frascati. Déjà, il y était venu, en un de ses jours d'oisiveté forcée ; il avait fait l'excursion classique de

ces Châteaux romains, qui vont de Frascati à Rocca di Papa, et de Rocca di Papa au Monte Cave ; et il était charmé, il se promettait deux heures de promenade apaisante, sur ces premiers côteaux des monts Albains, où Frascati est bâti, parmi les roseaux, les oliviers et les vignes, dominant l'immense mer rousse de la Campagne, comme du haut d'un promontoire, jusqu'à Rome lointaine qui blanchit, telle qu'un îlot de marbre, à six grandes lieues.

Ah ! ce Frascati, sur son mamelon verdoyant, au pied des hauteurs boisées du Tusculum, avec sa terrasse fameuse d'où l'on a la plus belle vue du monde, avec ses anciennes villas patriciennes aux fières et élégantes façades Renaissance, aux parcs magnifiques, toujours verts, plantés de cyprès, de pins et de chênes ! C'était une douceur, une joie, une séduction dont il ne se serait jamais lassé. Et, depuis plus d'une heure, il errait délicieusement par les routes bordées d'antiques oliviers nouveaux, par les chemins couverts, qu'ombrageaient les grands arbres des propriétés voisines, par les sentiers odorants, au bout desquels, à chaque coude, la Campagne se déroulait à l'infini, lorsqu'il fit une rencontre imprévue, qui le contraria d'abord.

Il était redescendu près de la gare, dans les terrains bas, d'anciennes vignes où tout un mouvement de constructions nouvelles s'était produit depuis quelques années ; et il fut surpris de voir une victoria, très correctement attelée de deux chevaux, qui venait de Rome, s'arrêter près de lui, et de s'entendre appeler par son nom.

— Comment ! monsieur l'abbé Froment, vous ici en promenade, de si bonne heure !

Alors, il reconnut le comte Prada qui, étant descendu, laissa la voiture vide achever la route, tandis qu'il faisait à pied les deux ou trois cents derniers cents mètres, à côté du jeune prêtre. Après une cordiale poignée de main, il expliqua son goût.

— Oui, je me sers rarement du chemin de fer, je viens en voiture. Ça promène mes chevaux... Vous savez que j'ai des intérêts par ici, toute une affaire de constructions, qui malheureusement ne va pas très bien. Et c'est pourquoi, malgré la saison avancée, je suis encore forcé d'y venir plus souvent que je ne voudrais.

Pierre, en effet, savait cette histoire. Les Bocanera avaient dû vendre la villa somptueuse, bâtie là par un cardinal, leur ancêtre, sur les plans de Jacques de la Porte, dans la seconde moitié du seizième siècle : une demeure d'été royale, d'admirables ombrages, des charmilles des bassins, des cascades, surtout une terrasse,

célèbre entre toutes celles du pays, qui s'avancait comme un cap, au-dessus de la Campagne romaine, dont l'immensité sans fin va des montagnes de la Sabine aux sables de la Méditerranée. Et, dans le partage, Benedetta tenait de sa mère de vastes champs de vignes, en bas de Frascati, qu'elle avait apportés en dot à Prada, au moment où la folie de la pierre soufflait de Rome sur les provinces. Aussi Prada avait-il eu l'idée de construire là tout un quartier de villas bourgeoises, dans le goût de celles qui encombraient la banlieue de Paris. Mais peu d'acheteurs s'étaient présentés, l'effondrement financier était survenu, et il liquidait péniblement cette affaire fâcheuse, après en avoir désintéressé sa femme, dès leur séparation.

— Et puis, continua-t-il, avec une voiture, on arrive, on part, quand on veut ; tandis qu'on est esclave des heures du chemin de fer. Ainsi, j'ai ce matin rendez-vous avec des entrepreneurs, des experts, des avocats, et je sais le temps qu'ils vont me prendre... Un merveilleux pays, n'est-ce pas ? dont nous avons raison d'être très fiers. à Rome. J'ai beau y avoir en ce moment des ennuis, je ne puis m'y retrouver, sans que mon cœur batte de joie.

Ce qu'il ne disait pas, c'était que son amie, comme il la nommait, Lisbeth Kauffmann, venait de passer l'été dans une des villas neuves, où elle avait installé son atelier de délicieuse artiste, visité par toute la colonie étrangère, qui tolérait l'irrégularité de sa situation, depuis la mort de son mari, grâce à sa gaieté et à sa peinture, juste assez pour être libre. On avait fini même par accepter sa grossesse, et elle était rentrée à Rome dès le milieu de novembre, pour y accoucher d'un gros garçon, dont la venue avait rallumé, dans les salons blancs et dans les salons noirs, les commérages passionnés sur le divorce imminent de Benedetta et de Prada. L'amour de ce dernier pour Frascati était sûrement fait de ses tendres souvenirs et de la grande joie d'orgueil où le jetait cette naissance d'un fils.

Pierre, qui gardait en sa présence une gêne, comme une sorte de malaise, dans sa haine instinctive des hommes d'argent et de proie, voulut pourtant répondre à son amabilité parfaite, en lui demandant des nouvelles de son père, le vieil Orlando, le héros de la conquête.

— Oh ! à part les jambes, il se porte à merveille, il vivra cent ans. Ce pauvre père ! j'aurais été si heureux de l'installer dans une de ces petites maisons, cet été ! Mais jamais il n'a voulu, il s'entête à ne pas quitter Rome, comme s'il

craignait qu'on ne la lui reprit, pendant son absence.

Il éclata d'un beau rire, s'égayant tout seul à plaisanter ainsi l'âge héroïque et démodé de l'indépendance. Puis, il ajouta :

— Il me parlait encore de vous hier, monsieur l'abbé. Il s'étonne de ne pas vous avoir revu.

Cela chagrina Pierre, car il s'était mis à aimer Orlando d'une tendresse respectueuse. Deux fois, depuis la première visite, il était retourné le saluer ; et, à chaque fois, le vieillard avait refusé de causer de Rome, tant que son jeune ami n'aurait pas tout vu, tout senti, tout compris. Plus tard, il serait temps, lorsque l'un et l'autre pourraient conclure.

— Je vous en prie, s'écria Pierre, veuillez lui dire que je ne l'oublie pas et que, si ma visite se fait attendre, c'est que je désire le satisfaire. Mais je ne partirai pas sans aller lui dire combien j'ai été touché de son accueil.

Tous deux continuaient à marcher lentement, par la route montante, au milieu des quelques villas nouvelles, dont plusieurs n'étaient même pas achevées. Et, lorsque Prada sut que le prêtre était venu pour se présenter chez le cardinal Sanguinetti, il eut un nouveau rire, son rire de loup aimable, qui découvrait ses dents blanches.

— C'est vrai, il est ici, depuis que le pape est souffrant... Ah ! vous allez le trouver dans un bel état de fièvre !

— Pourquoi donc ?

— Mais parce que les nouvelles de la santé du Saint-Père ne sont pas bonnes, ce matin. Quand j'ai quitté Rome, le bruit courait qu'il avait passé une nuit affreuse.

Il s'était arrêté à un coude de la route, devant une antique chapelle, une petite église, d'une grâce solitaire et triste, à la lisière d'un bois d'oliviers. Et, tout à côté, se trouvait une masure tombant en ruine, l'ancienne cure sans doute, d'où sortait un prêtre, grand, noueux, la face épaisse et terreuse, qui, d'un double tour de clef, ferma rudement la porte, avant de s'éloigner.

— Tenez ! reprit railleusement le comte, en voici un dont le cœur doit battre aussi bien fort, et qui monte sûrement chez votre cardinal, aux nouvelles.

(A suivre)

LES A TOUS SUPPLANTÉS

Le **BAUME RHUMAL** par son efficacité, a supplanté tous les autres remèdes préconisés jusqu'à ce jour pour le traitement des affections de la gorge et des poumons. Demandez-le à votre pharmacien,

TRADUCTIONS. REDACTION. IMPRESSIONS.

MARC SAUVALLÉ, Journaliste,

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts adresses, etc., etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2184. TELEPHONE 892.

" LE SUN "

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

..... T. B. MACAULAY, Secrétaire

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1896 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,

GERANT DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre journal, lorsque nous aurons cette circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui. En conséquence, le nom de cette machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PRESENTS UTILES

Portemonnaies pour dames, plus de 200 variétés.

Portefeuilles pour Messieurs, plus de 100 variétés.

Belles marchandises de cuir.

Pupitres portatifs, Ecritoires, Calendrier, Portefeuilles.

Papeteries de choix en boîtes de 15c à \$5.00

Le plus bel assortiment du pays.

Cire à cacheter de toutes teintes et parfumée

Plus de 20 couleurs différentes, en boîte

Maintenant, initiales à cacheter en verre coupé

De choix, autres initiales en grande variété.

PLUMES ET CRAYONS EN OR

Marchandises en argent pour usage de bureau ou de bibliothèque
Encriers de toutes sortes et de tous prix

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant : — THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Epargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offres à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés

Bureau principal en Canada :

78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environs

MAPLE CARD

&

PAPER MILLS



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF

MONTREAL

QUE

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

1615 rue Notre-Dame

MONTREAL

J. A. DROUIN,
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2243

Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas: they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie Commerciale (limitée) et publié par Aristide Filiatreault au No. 30 rue St Gabriel, Montréal.



Scientific American
Agency for

PATENTS

CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
world. Splendidly illustrated. No intelligent
man should be without it. Weekly, \$3.00 a
year; \$1.00 six months. Address, MUNN & CO.,
Publishers, 361 Broadway, New York City.